

Contre Télérama

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Anthropologie
Si l'enfant ne réagit pas
Que du bonheur
La Crise commence où finit le langage

ÉRIC CHAUVIER

Contre Télérama



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2011

*La vie mécanique stimule,
l'environnement artistique paralyse la poésie intérieure.*

KARL KRAUS

© D.R. pour la photographie de couverture.

© Éditions Allia, Paris, 2011.

CLEFS. – Ceux qui observent le monde de façon professionnelle se servent de mots-clefs pour faire autorité. Nous avons décidé de céder à cette habitude afin de consigner certaines impressions sur notre vie périurbaine. Nous refusons de continuer à vivre ici, dans ces lieux qui nous apparaissaient mutiques et inaudibles, sans tenter quelque chose, sans mener ce qu’il convient de nommer “une enquête”. Le fait même de consigner ces petits événements avec ces mots-clefs, sur un carnet, a agi sur nous comme un révélateur, nous faisant nous poser, chacun à notre mesure, certaines questions que la routine nous avait voilées – à moi comme aux autres. 9

ESPACE. – Sans en avoir véritablement parlé, nous appelons cela un “effet d’autoroute vide” – comment cela nous est venu et qui a prononcé pour la première fois cette expression, nous serions bien incapable de le dire. La particularité de notre rue est d’être à la fois très droite et très large. Lorsque, certains soirs, nous laissons filer notre regard du bout opposé de la rue – que nous apercevons tout à fait clairement au vu de la largesse et du caractère parfaitement rectiligne de cette voie (qui était autrefois affectée au contournement du quartier et non à son recoupement) – jusqu’au trottoir devant notre maison, nous avons à la fois l’impression d’une grande uniformité et d’une grande vitesse, comme si ce fragment de “vie périurbaine”, comme le disent les sociologues, pouvait être saisi d’un seul regard, d’une façon globale et définitive, comme si ce monde-là était en quelque sorte réduit à rien, et réductible à volonté, comme si l’espace et le temps pouvaient être absorbés en un seul instant, strictement restreint à une vue de géographe ; preuve que nous sommes, à notre échelle, des sortes de géographes, preuve aussi, peut-être, que ceux qui vivent ici n’ont pas d’autre regard sur leur cadre de vie que celui de la géographie.

LUMIÈRE. – Certains soirs d’été, lorsque nous sommes sur la terrasse de notre pavillon, nous bénéficions de ce que nous nommons – j’ai le souvenir d’une concertation minimale au sujet de cette expression –, un effet de “clair de lune”. La lumière des lampadaires de cette rue large et rectiligne – qui porte le nom d’un grand sociologue, un grand positiviste, dont l’aptitude à réduire la vie humaine à des choses aurait pu ici s’exercer à merveille – nous plonge dans une clarté permanente et artificielle que nous interprétons comme la cause de nos insomnies. Cette observation nous fait mesurer ce que la vie périurbaine comporte de déguisements. Plus ou moins confusément, nous assimilons cela à un déni d’authenticité et, par là, de vérité.

TEMPS. – Un peu comme on se réveille d’un mauvais rêve, nous nous sommes rendu compte, après avoir décidé de nous arrêter sur notre mode de vie et de réfléchir à notre existence dans ce cadre périurbain, que notre temps s’égrenait au rythme du flux des voitures circulant dans notre rue. Nous avions, certes, des repères de type chronologique, mais ceux-ci n’étaient que la surface illusoire de notre existence. De façon plus profonde, notre temps est rythmé de manière quasi inconsciente par les bruits des voitures aux heures de pointe ou bien le calme total qui, aux heures creuses, s’abat sur notre rue comme sur un enterrement.

POLITIQUE. – Ce 2 décembre, au moment d’enregistrer mes achats à la caisse n° 34 de l’hypermarché, je repère dans la file de clients trois hommes qui parlent vivement. Ce sont des cadres de l’Aérospatiale. Deux d’entre eux habitent dans mon quartier. Je leur ai parlé, un jour, il y a longtemps. Nous avons échangé des propos banals concernant l’équipe de football locale et les prix du kilo de tomates. Puis j’ai cru bon d’énoncer des lieux communs sur l’état du monde, des pensées “politiques” (autrement dit fabriquées par les médias au sujet de la vie politique) très peu élaborées, que j’ai avancées pour faire consensus, par paresse intellectuelle en définitive. Mais, à ma grande surprise, quelque chose, dans mes propos, les a choqués. Leur regard a biaisé et, ostensiblement, ils n’ont pas répondu. Puis ils ont changé de sujet et sont revenus à leurs tomates. J’ai d’abord pensé qu’ils ne partageraient pas mes idées, mais, avec le recul, leur trouble ne peut en aucune façon s’expliquer de la sorte. L’explication est beaucoup plus édifiante : c’est le fait même de parler de “politique” (avec toutes les réserves faites ici quant à l’usage de ce mot) qui a provoqué chez eux cet état de trouble. Qui étais-je à leurs yeux ? Probablement un trouble-fête, doublé d’un raseur. Ils m’ont salué avec une froide politesse, lourde de sous-entendus. Dans la

zone périurbaine que nous occupons et que, bientôt, presque tout le monde occupera, quelque chose nous sépare à jamais.

PHILOSOPHIE. – La construction d’un éco-quartier (des logements sociaux en bois avec une relative autonomie énergétique) en lieu et place d’un bois de pins et de hêtres des environs a mobilisé une centaine de riverains soucieux de faire prendre conscience aux autorités compétentes combien il était “dommageable” (“regrettable” et pour tout dire “scandaleux”) de détruire cet “espace boisé”. À l’occasion d’un dîner, j’ai écouté certains de ces riverains, puis nous en avons discuté, elle et moi, à têtes reposées ; d’autres questions sont apparues concernant l’absurdité proprement philosophique de remplacer *un bois véritable* (l’expression même est dissonante) par des maisons en bois, et ce pour des raisons écologiques. Mais cette absurdité, les riverains ne veulent pas la voir (ils la pressentent mais ils méprisent cette issue qui leur semble trop abstraite) et continuent à mobiliser obstinément des raisons propres à l’occupation légale des sols afin que soit respectée la seule raison écologique. 15